

Sélection d'ouvrages présentés en hommage
lors des séances 2014 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, Jonathan Dumont, disciple de notre collègue Alain Marchandisse (Université de Liège), « *Lilia florent* ». *L'imaginaire politique et social à la cour de France durant les Premières Guerres d'Italie (1494-1525)*. Ce livre de 620 pages, préfacé par Laurent Vissière, a été publié en 2013 par Honoré Champion dans une collection que Jacques Verger et moi dirigeons.

Le titre fait allusion à une miniature datant de 1501-1502 due à Guillaume Leroy qui figure dans le manuscrit des *Chroniques de Louis XII* de Jean d'Auton conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote fr. 5081. On y voit une flotte de guerre, des troupes de débarquement et les mots plusieurs fois répétés de *Lilia florent*, sous-entendu heureuse Italie qui va passer sous la protection des fleurs de lis et de la maison de France.

Du XVI^e siècle à nos jours, l'abondante historiographie des guerres d'Italie s'est concentrée sur les péripéties militaires de cette succession de conflits dont Charles VIII, Louis XII et François 1^{er} furent les protagonistes, sur les modalités de la présence française outre monts, sur le rayonnement italien dans le domaine des beaux-arts et des belles-lettres (la Renaissance). Jonathan Dumont entend à la fois changer de thème et inverser la perspective. A travers l'étude minutieuse et méthodique de toute une littérature, parfois insipide (mais qu'importe !), émanant de ceux qu'il appelle les écrivains de cour (André de La Vigne, Pierre Gringore, Jean Bouchet, Jena Marot, Claude de Seyssel, Guillaume Crétin, Octovien de Saint-Gelais, pour ne citer que les principaux), il a choisi un point de vue inattendu : s'est-il agi d'une pure et simple conquête, marquée par de beaux succès mais aussi par de lourdes défaites et s'achevant par le désastre de Pavie, ou bien n'y eut-il pas du côté français le recours à toute une idéologie, à toute une propagande officielle et officieuse visant à garantir non seulement une occupation durable et pacifique du duché de Milan, de la seigneurie de Gênes et du royaume de Naples mais aussi à parvenir à l'intégration de ces territoires qui auraient pu constituer

une « nouvelle France » et à l'acculturation, l'assimilation, l'inclusion politique de ses habitants qui auraient pu devenir de « bons et loyaux Français » ? C'est la logique de la tentative manquée de ce qu'il appelle la *Franco-Italia* qu'il se propose de démonter et de démontrer.

La première partie de l'ouvrage dresse un tableau flatteur des représentations politiques et sociales qui, vers 1500, avaient cours au royaume de France, point d'aboutissement d'un développement multiforme commencé deux ou trois siècles plus tôt. Le discours non pas unique mais majoritaire insistait sur l'excellence des rois, sur la bonté du climat, sur la richesse du pays, sur la supériorité de ses habitants, pieux et fidèles, libres et soumis, beaux et puissants, bref parés de toutes les vertus. Au sein de ce peuple, la formule traditionnelle des trois états, clergé, noblesse et labour, dominait toujours, même si quelques ajustements se révélaient nécessaires. A coup sûr, les seigneurs et les gentilshommes, les prélats et les officiers royaux qui gagnèrent alors la péninsule, en plusieurs vagues, n'avaient pas de complexe d'infériorité. Ils se sentaient des civilisés même s'il leur arriva bien souvent d'éprouver de l'admiration pour la civilisation, les paysages et les monuments italiens.

Dès lors, pourquoi ne pas transférer le modèle français, dont Dieu même cautionnait la valeur, dans le monde transalpin ? Celui-ci ne pouvait qu'avoir intérêt à l'adopter, ce qui lui permettrait d'échapper à la tyrannie, de recouvrer sa liberté, de se débarrasser d'un certain nombre de vices, d'atteindre à la prospérité grâce à la paix, à la justice, à la « police et à l'ordre français. Une « union latine » aurait pu voir le jour, rassemblant les deux Gaules, la transalpine et la cisalpine, ou encore se référant à la figure de Charlemagne. Tel est l'objet de la deuxième partie, intitulée « L'idéologie franco-italienne ». Il se serait agi de remodeler le paysage social italien sans d'ailleurs qu'on ait songé du côté français à peupler cet espace au moyen d'une quelconque immigration. Indirectement, l'entreprise provoqua des modifications dans l'imaginaire français du féodalisme : retrait du clergé, revalorisation de la noblesse puisqu'elle était conçue comme l'instrument grâce auquel la *Franco-Italia* était en mesure de s'introduire et de s'imposer ; quant au tiers état, il fut parfois conçu comme l'expression guerrière du peuple français, bénéficiant dans une certaine mesure du prestige de Mars.

Sélection d'ouvrages présentés en hommage
lors des séances 2014 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

L'entreprise était-elle beaucoup plus qu'un rêve ? En tout cas, confrontée aux faits, la propagande royale fit long feu, force fut de constater que les Italiens vivaient la présence française comme une occupation, tantôt tolérable, tantôt intolérable. Il y eut des rébellions, des complots, des ligues. Les Italiens étaient des ingrats : inutile de vouloir les sauver malgré eux.

La démonstration de l'auteur, qui laisse délibérément de côté l'approche juridique et institutionnelle du sujet, s'appuie sur une quantité prodigieuse de références. La bibliographie est imposante. Un index des œuvres et aussi des concepts et des événements permet de se repérer facilement dans ce copieux travail, dont le déroulement est d'une grande clarté.

Il resterait à savoir si les maisons d'Aragon et de Habsbourg ont mieux réussi et dans ce cas pourquoi.

Philippe CONTAMINE

10 janvier 2014